

Un après-midi de chien

Simon Harel, Université de Montréal

Résumé

Dans « Un après-midi de chien », une narratrice s'adresse à son frère, psychanalyste fantasque et détraqué, qu'elle exhorte à adopter un chien. À travers cette fable grinçante où l'humain cherche son reflet dans l'animal, le texte explore le double, la folie, la parole et le silence, jusqu'à brouiller les frontières entre le psychanalyste et son patient, entre l'homme et le chien. Le texte se déploie comme une psychanalyse inversée, où la parole se mord elle-même jusqu'à l'épuisement.

Mots-clés

Psychanalyse, double, miroir, métamorphose, animalité, chien, langage, silence, folie, frère et sœur, satire

➤ Pour citer ce texte :

Harel, Simon. 2024. « Un après-midi de chien ». *Zizanie*, dossier « Incorporer l'altérité : l'animal et l'humain », sous la dir. de Jérôme-Olivier Allard et Marie-Christine Lambert-Perreault, vol. 5, no 1 (automne), 7 p. En ligne. <https://www.zizanie.ca/vol-5-no-1-harel.html>.

Le psychanalyste et son double

Tu me dis que tu veux un chien à ton image. Que veux-tu que je te réponde, mon frère ? Encore une de tes blagues de collégien, de potache, d'apprenti étudiant dans le séminaire lacanien d'un bourg perdu. Je sais bien qu'il te faut un compagnon, mais je n'achèterai pas un chien à ton image. Je ne te confectionnerai pas un stade du miroir animal comme tu l'espères. Tu n'impressionneras pas tes confrères en loup-garou, en zombie, en Minotaure. Tu te rêves mi-animal, mi-homme pour mieux déjouer les complots de tes patients. Tu tentes, avec une facilité déconcertante, de te transformer en libellule au cours d'une séance, de rêver, comme tu le faisais autrefois, dans ta jeunesse, au colibri qui s'envole d'une corolle à la vitesse de l'éclair.

Non, je ne trouverai pas d'animal à ton image. Je ne céderai pas. Tu n'attends que cette occasion de te caricaturer. Il t'est si facile de te transformer en fox-terrier : tu te grattes l'oreille, tu te mets le doigt dans le nez, tu te comportes en chien énervé, tu es un sacripant, comme l'aurait dit notre mère, un animal qui n'en fait qu'à sa tête, impossible à dresser, qui gratte et gratte encore, qui creuse son trou dans le parterre de notre maison jusqu'au moment où il se retrouvera en Chine, comme le disait aussi notre mère.

Non, je ne te trouverai pas de chien à ton image. Tu n'es pas docile ; tu ne demandes pas, comme les chiens obéissants, des biscuits et des gâteries qui ont l'air d'os minuscules. Tu fais du grabuge, tu ressembles à un psychanalyste désinhibé, ce que tu es, ma foi, la plupart du temps, pathétique et excentrique, circonspect et bavard, rigide et velouté, si une telle expression peut avoir un sens, à propos d'un psychanalyste.

Un psychanalyste velouté : quelle expression insensée ! La folie, n'est-ce pas ce que suscite ta fréquentation ? Tu me fais dire des choses incroyables. Tu m'amènes, moi qui suis une experte en matière de fabrication de récits, à tenir des propos décousus. Tu tentes de me faire concurrence, à moi, oui, à moi, l'iconoclaste, la clocharde étincelante, qui va d'un sujet à l'autre, sans crier gare, qui ne rend de comptes à personne, et dont l'expression est concise et démesurée. Un psychanalyste velouté, non. Cela se dirait plutôt d'un potage, voire d'une bonne soupe, alors qu'il fait froid dehors. Mais peut-on parler d'un psychanalyste velouté si l'intention est de décrire un thérapeute qui met ses patients à l'aise, dans la chaleur réconfortante d'une journée d'hiver, et qui, semblable à une bonne mère, leur offre, d'une grosse louche, des associations libres, des surinterprétations, comme on te le reproche si souvent ?

Tu vois, tu me fais parler. Je voulais t'offrir un chien pour que tu te taises un peu et adoptes une façon d'être à peu près correcte. Je voulais que tu te compares au chien et comprennes enfin que tu es un être humain. Tu ne peux pas mordiller les doigts de tes patients ou sautiller au beau milieu du cabinet si l'humeur t'en chante. Je voulais te faire reconnaître qu'il n'est pas question de recommencer tes folies d'autrefois. Rappelle-toi : tu déparlais,

avec la certitude d'avoir raison, avant de devenir psychanalyste. Tu errais dans les rues et tu voulais me faire concurrence, mon frère.

Tu n'as pas toujours été un homme calme. Peu parmi tes collègues le savent, bien que, chez les psychanalystes, il y ait toujours anguille sous roche. Celui-là, l'homme qui a du coffre, a l'air d'un thérapeute à toute épreuve, blindé, indestructible, aussi solide qu'une porte de métal. Eh bien, dans une autre vie, c'était un proxénète. Celle-ci, qui, de loin, ressemble à une copie conforme de Melanie Klein avec ses bas noirs et ses souliers à bout arrondi (elle pourrait tout aussi bien être la fille d'un pasteur protestant), fut dans une vie antérieure une femme implacable, une gestionnaire d'envergure, une concurrente impitoyable qui pouvait broyer plus faible qu'elle. Aujourd'hui, elle rassure ses patients. La vieille femme les reçoit dans l'ancre de son cabinet, un vieux chat sur les genoux. Elle console, provoque un émoi maternel. Ces dernières années, la vieille femme a connu une recrudescence de clientèle. Les jeunes patients déboussolés voient en elle une grand-mère ouverte d'esprit, tolérante, habile à s'adapter aux mœurs de l'époque présente.

Il faut se méfier des psychanalystes qui sont rasés de près, ceux qui sentent le savon ou le parfum, qui sont vêtus avec une élégance qui tranche avec l'atmosphère désuète et poussiéreuse de leurs cabinets de consultation. Les psychanalystes qui sentent bon ont quelque chose à se reprocher. Ils tentent de passer inaperçus. Quelle trouvaille de pouvoir, sa vie durant, résider dans un cabinet dont on ne sort que la nuit venue, ce qui offre, disons-le nettement, la promesse d'une cachette extraordinaire ! Les criminels y ont pensé, c'est indiscutable. Les adeptes du grand banditisme ont l'intelligence vive et sont des experts en tours de passe-passe. Certains, parmi ces bandits, faux-monnayeurs, adeptes de malfaçon et de contrefaçon, se sont réfugiés, il y a de cela longtemps, dans des cabinets de travail de complaisance où ils jouent aux thérapeutes, puis donnent l'impression, par leur silence obstiné, de se comporter en psychanalystes d'envergure.

Ils ne parlent pas, ces simulateurs. Ils ne sont pas aux aguets de l'interprétation qu'ils pourraient formuler à propos de leurs patients. Ils se contentent d'être sur place, comme le guichetier indispensable lors d'une pièce de théâtre. Ils sont conscrits, répondent aux obligations d'une garde, comme on le disait jadis des soldats aux aguets du sommet d'une tourelle de château. Ces psychanalystes sont obéissants. Ils ont lu, avec la plus grande détermination, les répertoires d'usage de concepts libidinaux à l'intention du grand public. Dans ces répertoires, nous apprenons avec moult détails les différentes composantes d'une cure psychanalytique. Cette dernière est découpée en petits morceaux, autant de sections qui peuvent être jointes et disjointes. Pour devenir un psychanalyste, il faut d'abord connaître les règles du jeu de l'oie, où le silence est la règle d'or.

Tu as toujours dit à tes patients : « Ne parlez pas, taisez-vous. Vous m'empêchez de m'entendre ». Tu leur disais : « Taisez-vous, taisez-vous. Bordel de merde, je n'entends pas un mot de ce que je dis. » Tes patients te laissaient faire, effrayés, impressionnés par la façon dont tu te comportais, petit

dictateur de la cure par la parole. Tu leur disais à chaque fois qu'ils parlaient plus qu'il ne fallait : « Pour entreprendre une psychanalyse, il faut être silencieux, ce qui est un bon point de départ, mais maintenir ce silence dans la durée, voilà l'essentiel. » Et tu reprenais à ton compte cette image en provenance de tes rêves d'enfance, oui, l'image fixe du plongeur en eaux profondes, qui, sous apnée, peut, pendant de très longues minutes, vaquer à ses occupations : la découverte de perles ou la trouvaille d'un cadavre dont ne restent que le squelette et quelques fragments de peau ainsi que des viscères particulièrement résistants aux appétits des poissons. Tu disais à tes patients dès les premières séances : « Taisez-vous, c'est moi qui parle ici. Ne m'interrompez pas ». Quand tu voulais être poli, tu savais t'exprimer avec componction. Mais la plupart du temps, tu n'hésitais pas à injurier tes patients, à leur débiter les pires insanités. Tu avais tout du capitaine Haddock de la psychanalyse.

Voilà pourquoi il te faut un chien. Tu cesseras d'insulter tes patients, de les dénigrer, de leur faire subir les pires manifestations d'inimitié. Il te faut un chien. Un chien ne parle pas, te regarde d'un air heureux, que d'autres jugeront béat. Les chiens ont une âme joyeuse qui demande à plaire. Je t'entends déjà rétorquer : « Les chiens n'ont pas de ressort, de volonté ; ils ne sont pas capables de s'opposer aux desseins de leur maître ». C'est mal connaître la vie d'un chien, c'est mal connaître la vie de tous ces animaux qui, à longueur de jour, font la fête, se moquent de leurs humains, font semblant d'obéir, de lever la patte, de baisser la tête. Les animaux (même ceux qu'on dit domestiques) sont animés, tout comme toi, par des pulsions destructrices insoupçonnées.

Il te faut un chien, mon frère. Tu parles bien et tu as le mot juste, sans oublier que ton métier impose la plus grande solitude. Depuis un certain temps déjà, tu te comportes en vraie commère : tu cancanes, tu n'arrêtes pas de raconter à tes patients n'importe quoi, des balivernes. Ton attitude n'est pas nouvelle. Autrefois, tu te prétendais maître de la surinterprétation, alors que tu sembles aujourd'hui te destiner à l'art du commentaire, du détail croustillant, de l'art compliqué qui consiste à rabaisser tes collègues, à faire entendre que leur supposée compétence n'est rien d'autre qu'une forme de supercherie affinée.

Mon frère, tu vas mal. Tu as fait le vide autour de toi, à plusieurs reprises, souviens-t'en. Tu n'es pas facile, tu as un comportement excentrique et erratique, et ce n'est pas le plaisir de l'assonance qui me fait parler de cette manière. Oui, tu as un comportement erratique et excentrique, une façon de parler comme si rien d'autre que toi ne comptait. Ton discours est insignifiant, quoique la banalité du propos recèle quelques vérités à ton sujet. Ainsi, tu manies l'explication savante et l'injure, le discours ordurier et les *Oraisons funèbres* de Bossuet. Dans ta manière de vivre et ta façon de parler, tu ne t'économises pas. Tu as toujours en tête une idée saugrenue.

Par exemple, tout à l'heure, tu disais qu'il y avait sans doute, chez les animaux, l'équivalent d'un stade du miroir, une forme de reconnaissance primitive, en somme instinctuelle, qui, si nous en trouvions la clé, nous offrirait

un aperçu, oui, c'est ainsi que tu parlais, un aperçu des plus nets de la destinée humaine. Aussitôt cette proposition avancée, de façon fulgurante il est vrai, sans plateforme conceptuelle préalable, sans réflexion cohérente, qui est, souviens-t'en, le phare de toute réflexion scientifique soutenue, tu abandonnes ton propos, en choisis un autre, au hasard des circonstances.

Tu ne fais pas, c'est bien connu, dans le discours consistant, riche en nuances et calibrages au millimètre près. Tu es, comme certains patients le disent à voix basse, un hurluberlu, voire un saltimbanque. Tu injuries tes patients, leur expédies mille onomatopées, qui les font rire au début de la cure tant ils sont surpris d'entendre un thérapeute insulter ses patients, mais le rire est de courte durée. Ils perçoivent bien trop vite que ce comportement possède ses propres règles. La méchanceté, tout d'abord, qui entraîne la dévaluation du patient de manière à ce qu'il se sente moins qu'humain. Puis, la claustration, ce que tu préfères nommer le cloisonnement, car le patient, dès lors qu'il est immobilisé dans ton cabinet, étendu sur le divan, ne peut plus bouger. Ledit patient n'est plus en mesure de prendre la poudre d'escampette, tu le sais bien.

Une fois ce cloisonnement mis en œuvre — ce que tu appelles aussi l'entreprise de rabattage des patients —, tu te dépêches de les rassembler tous dans ton cabinet de travail, après les avoir enfermés au préalable dans la salle d'attente. Il te reste l'étape ultime : l'acte de surinterprétation. Avec rapidité, tu demandes au patient de choisir une phrase dans le flot de paroles qu'il déverse, sous la contrainte de l'association libre. Selon toi, toute parole libre est déjà une surinterprétation en acte, une forme de violence tolérée. La phrase choisie par le patient doit faire l'objet, de ta part, d'une interprétation immédiate, d'une révélation insoupçonnée. Ainsi, le sort de ton pauvre patient sera réglé par cette interprétation qui décidera de sa vie, de sa mort, de son bonheur, de sa jeunesse, de sa détresse, de toutes formes d'existence dont nous savons qu'elles prolifèrent sans notre intervention.

Ce n'est pas drôle, il faut en convenir. Pourtant, tu t'amuses. Depuis le moment où je t'ai affirmé qu'il te fallait un chien, tu ne cesses de rêver à des animaux. Tu parles à tes patients comme s'ils étaient des mulots. Tu agis de manière désagréable. Tu pètes, tu grognes, tu renifles, tu craches, tu te mets aussi à gémir et à hennir. Pourquoi, bon Dieu ? Dans ton attitude, je perçois l'atroce révélation que tu vieillis, et que le langage ne te semble plus utile. Je t'ai dit que tu devais adopter un chien, mais voilà que tu fais le pitre.

Quel animal ! Je ne peux te parler ni te conseiller. Je ne peux rien te dire de sérieux que tu te dépêches de tout briser, de me couvrir de ridicule. À quoi me sert-il d'être une jumelle identique dans de telles circonstances, si l'autre moi, l'autre en moi, celui qui ne fait que me fuir, toi, en l'occurrence, se met à agir de la manière la plus grotesque ? Ce n'est pas sérieux, mon frère. Je sais que tu as l'habitude de faire l'idiot, tu cabotines, tu te transformes en apôtre du burlesque. Ta profession de psychanalyste est un alibi bien commode.

Il te faut un chien, je te le dis encore. Un chien ne parle pas, ne te répond pas en employant des mots ; il te lèche la main et te regarde avec des yeux béats

d'admiration. Tu es son maître ; il te sauvera. Et si tu te noies, alors que tu conduis ta voiture en pleine nuit, au cours de l'hiver, et que ton véhicule dérape tout à coup vers le fossé, puis dans la rivière qui borde la route, ton chien, je te le dis de nouveau, te sauvera. Il te rescapera, te mordra le cou certes, te fera mal, un peu, mais qu'est-ce, mon cher frère, que ces crocs plantés dans le cou, alors que ton chien, ton chien fidèle, t'agrippe comme il le peut pour mieux te ramener vers la rive ?

Un chien ne parle pas ton langage. Un chien te regarde, se contente, dans le meilleur des cas, d'exprimer avec facilité (les chiens ont l'élocution joyeuse) la façon dont il ressent ton départ, ton arrivée, son mécontentement de manger avec un peu de retard, alors que sa pâtée devrait être prête, tous les jours, à dix-huit heures. Le psychanalyste, ne nous y trompons pas, se doit d'être un maître de chien délectable. Les thérapeutes vivent selon des horaires déterminés, de véritables horaires de chemins de fer suisses. Un patient arrive chez toi à dix-sept heures. Il quitte le cabinet à dix-sept heures cinquante. Il te reste, mon cher frère, dix minutes pour nourrir ton chien, lui donner de l'eau fraîche. Tu as le temps, sans trop te presser d'ailleurs, de retourner à ton cabinet de travail sans que le chien s'impatiente, qu'il manifeste, à l'idée de ton départ, quelques jappements de frustration.

Il est dix-huit heures : ton chien a été nourri, il a le ventre plein. Ton patient arrive, il a le ventre vide, il n'a pas encore mangé. Toutes choses s'équivalent. Tu as le chien pour toi. Et le patient t'attend. Pourquoi n'es-tu pas simplement heureux ? Mon frère, tu te compliques la vie.

Le patient jappeur

Il a hurlé à la mort longtemps, avec comme ambition d'entraîner à sa suite tous les chiens du quartier qui, il faut le dire, manifestaient, sur ces questions, une forme de scepticisme bien normal. A-t-on idée, en effet ? Un homme se met à hurler, il jappe à la lune, il hurle à la mort, comme se l'imaginent les humains, il hurle, dans tous les cas, alors que les chiens, dans leurs paniers, au milieu de la cuisine, sur les divans et les fauteuils du salon, dans leurs cages, leurs niches, leurs maisonnettes construites de bois et de bardeaux, dans les grandes cours de maisons bourgeoises, se disent : « C'est assez ! ».

Que fait cet homme ? Est-ce une forme de contrainte, de torture, un exercice, à la manière de Queneau, un pari stylé par cet aboiement, dans cette manière de parler une langue que l'homme ne connaît pas, la décision de vivre avec un os à ronger ? Les chiens n'imitent pas l'homme. Ils sont apeurés. À quatre pattes, ils courent dans la rue, sur les trottoirs, affolés d'entendre cet homme japper comme s'il était possédé par le Maître des animaux.

Les chiens distinguent le cri de l'animal de la détresse ordinaire des bipèdes. Cet homme qui hurle tente de se faire passer pour un animal. Il s'époumone avec conviction. Le chien-homme ou l'homme-chien hurle du toit de l'appartement, en partie masqué aux passants de la rue par la frondaison

des peupliers. Il se raconte des histoires, comme d'autres fainéants de sa génération, tous de pseudo-intellectuels, à propos de son devenir-animal. Dans cette manière de penser, nous percevons quelques signaux de réflexion philosophique ou paraphilosophique au goût du jour. L'homme se dit qu'il a bien le droit de hurler comme il l'entend.

C'est ainsi qu'il s'est adressé à son psychanalyste : « Personne ne m'empêchera de hurler, si je le décide. Personne ne m'empêchera de changer de langage, de devenir, si je le souhaite, un animal rageur et incompris de tous. La décision m'appartient. Personne ne m'obligera à me transformer en un être sage, un chien de chenil qui lèche la main de son maître de location lorsque les propriétaires sont partis en vacances, un chien de *boarding kennel*, promené quelques minutes à peine au dehors pour qu'il fasse ses besoins élémentaires. » Le patient se dit à voix basse que les maîtres ne méritent pas toute l'attention qu'on leur offre. Et puis, allez savoir ! La bonté des animaux est une fable, alors que tout va mal dehors, qu'il pleut et fait mauvais. Cette idée que les chiens sont de bonnes âmes, en mesure de nous sauver de nos travers, est une idiotie.

Alors, il aboie, jappe, au beau milieu de la nuit, les voisins sortent sur leurs balcons, commencent à crier à leur tour, l'insultent, incapables de comprendre le pauvre chien qu'il est devenu. Il hurle à la mort et se fout des insultes des voisins. Il se veut chien, un émetteur des jappements de l'âme.

Un jour, il a dit à son psychanalyste : « Je ne vous parlerai plus, vous ne me comprendrez plus. Il n'y aura pas de malaise, soyons-en assurés. Notre mésentente repose sur l'idée que le langage s'avère un outil inefficace, au mieux un leurre, une manière de se tromper jour et nuit sur le sens de ce que nous disons et pensons, car nous pensons tout de travers. » C'est ce que se dit le patient jappeur. Et puis, la terre sent l'herbe folle, la rosée du matin, les pluies drues des après-midis de chiens.

Notice biobibliographique

Simon Harel est professeur titulaire au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal. Il est directeur du Laboratoire sur les récits du soi mobile et codirecteur du Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planéarité. Depuis quelques années, Harel propose des essais-fictions qui font place à la subjectivité du chercheur, dans une réflexion mettant en cause les lieux communs de l'identité. Directeur d'ouvrages collectifs, auteur de nombreux essais, écrivain, responsable de numéros de revues, il a plus de soixante publications à son actif.